

ch ! quand mon sexe ne m'en feroit pas un crime, irois-je montrer de l'amour à un cœur indifférent ? indifférent ! est-il bien sûr qu'il le soit ? ne consent-il pas à être l'époux de ma mère ? qui fait s'il ne brûloit pas en secret pour elle, comme je brûlois pour lui ? ou plutôt, qui fait si leurs cœurs n'étoient pas d'accord, tandis que le mien perissoit d'un amour sans espoir, mais sans alarmes ? Malheureuse ! malheureuse Cécile !

C'est ainsi qu'au milieu des combats qui déchiroient le cœur de la tendre Cécile, la jalousie même trouvoit encore sa place. Cependant tout étoit suspendu ; Vermilly l'avoit demandé ; & Mme Lorvey elle-même aimoit trop ses filles, pour ne pas céder aux inquiétudes que Cécile lui donnoit ; car elle l'avoit vûe dès le matin avec ses deux sœurs, l'avoit trouvée mal ; & Cécile elle-même, peut-être dans la crainte d'être interrogée, avoit dit qu'elle avoit besoin de repos.

Quelque temps après, comme on entendit du bruit dans sa chambre, on crut qu'elle étoit levée, ou au moins qu'elle ne dormoit point, & la mère pria Vermilly d'aller la voir : voyez-la, lui dit-elle. La crainte lui ferme peut-être la bouche avec moi ; la confiance pourra la faire expliquer devant vous. Voyez-la ; si c'est le motif que vous croyez, nous le saurons au moins. Elle n'osoit lui dire, vous pourrez dissiper ses doutes, ses craintes ; vous pourrez vaincre la répugnance. Mais Vermilly entendoit

peut être très-bien ce qu'elle ne disoit pas.

Il entre chez elle. Cécile étoit levée, assise auprès d'une table, ses deux coudes posés dessus, & sa tête dans ses deux mains. Elle se détourne au bruit, apperçoit Vermilly, sent un frémissement qu'elle ne peut vaincre, & détourne brusquement les yeux, non pour ne pas voir Vermilly, mais pour cacher son émotion. Vermilly prend ce mouvement pour une expression involontaire de haine. Ah ! Cécile, s'écria-t'il douloureusement ! quel mouvement j'excite en vous ! il ne me laisse plus aucun doute sur vos sentimens. Mais si mon projet vous a déplu, pourquoi ne l'avoir pas dit ? vous saviez que vous y opposer, c'étoit le détruire. Il est encore temps ; dites un mot. Mais je n'aurois jamais cru ce que je vois ; je n'aurois pas cru vous être devenu odieux. Vous, odieux, répond Cécile ! qui vous l'a dit ? Je ne vous hais pas (& sa bouche étoit bien d'accord avec son cœur.) Non, je ne vous hais pas. Croyez le Elle ne put continuer, tant le trouble de son cœur étoit grand.

Alors Vermilly se mit à parler de son mariage projeté, des motifs qui l'y avoient fait consentir, & de ceux qui le lui faisoient rejeter désormais. Tout ceci n'étoit pas écouté sans plaisir. Cécile voyoit que l'amour n'avoit point décidé Vermilly ; elle voyoit qu'il étoit prêt à renoncer à cet hymen. Mais ce plaisir étoit bientôt détruit

par cette cruelle réflexion : Et les sentimens que ma mère a déclarés, ne ferment-ils pas pour jamais mon cœur à l'espérance? Vermilly en ouvrant son âme devant elle pour la soulager, ne faisoit que l'affliger encore plus; les vertus, la sensibilité qu'il lui laissoit voir, ne servoient qu'à redoubler ses regrets. Quel cœur m'est enlevé, se disoit-elle tout bas, & le sien étoit déchiré!

Enfin, elle recueillit toutes ses forces pour lui dire qu'on ne devoit pas être surpris de son accident, qu'il ne falloit y voir que ce qui y étoit, & que ce n'étoit pas la première fois qu'elle étoit malade. Malade, répond Vermilly! ce n'est pas votre santé qui vous tourmente en ce moment. Je vous connois, Cécile, la maladie vous feroit souffrir; elle ne vous feroit pas pleurer, & vous pleurez. Quoi! je pleure, s'écrie la pauvre Cécile en s'essuyant, je pleure!

Alors Vermilly crut devoir se retirer. Il alla retrouver la mère, & lui dit que Cécile paroissoit un peu mieux, mais qu'elle avoit besoin de tranquillité.

Le lendemain Cécile quitta sa chambre, entretint ses sœurs qui l'aimoient, & parut plus tranquille, peut-être parce qu'on ne lui parloit de rien, & qu'elle se flattoit que rien ne se renoueroit sans qu'on lui parlât. Le père avoit voulu autrefois avoir le portrait de Vermilly comme celui de ses enfans, & il l'avoit placé dans un cabinet où il travailloit souvent avec lui. En allant &

venant dans la maison, Cécile, soit par hasard, soit entraînée doucement par son cœur, entra dans ce cabinet, & ses yeux s'attachèrent sur le portrait de Vermilly; ils ne purent plus le quitter. Vermilly, se disoit-elle en le regardant douloureusement! tu ne seras jamais à moi, & je suis à toi pour la vie! j'aurois pu faire ton bonheur, & tu feras celui d'une autre! Ces idées l'attristoient; mais ce qu'elle voyoit lui procuroit une jouissance; elle osoit si peu regarder Vermilly, qu'elle trouvoit du plaisir à lui parler, à le regarder au moins dans son portrait; elle le contemploit, & des larmes de tendresse couloient le long de ses joues. Cette vûe l'occupoit tellement qu'elle n'entendit pas Vermilly, qui la surprit dans cette attitude. Il vit clairement ce qu'elle regardoit; il vit ses larmes couler; mais pour ne pas jouir de son embarras, il revint sur ses pas bien doucement, & fit ensuite de loin beaucoup de bruit avant d'entrer dans le cabinet où il avoit affaire. A ce bruit Cécile, comme réveillée en sursaut, quitte la place où elle étoit, & se range de manière à ne pouvoir envisager le portrait; elle avoit trop de motifs de le regarder pour oser le regarder devant le monde. La rougeur avoit couvert son visage; mais Vermilly n'eut pas l'air de s'en appercevoir, lui adressa quelque phrase indifférente, fit ce qu'il avoit à faire, & sortit du cabinet, où Cécile ne crut pas devoir rester après lui.

On se doute bien que l'attitude dans la-

quelle Vermilly avoit surpris Cécile n'avoit pas glissé sur son esprit. Il ne put s'empêcher d'y rêver, & en y rêvant il fut forcé de croire ce qu'il ne pouvoit presque comprendre, qu'il étoit l'auteur de la maladie de Cécile. En sortant de sa première surprise, il tombe dans un embarras plus cruel encore. Après avoir surpris les sentimens de Cécile, il descend dans son propre cœur. Il n'avoit pas oublié qu'il avoit déjà depuis quelque temps senti auprès de Cécile de tendres impressions. Il s'étoit armé de tout le courage que peuvent donner la probité & la raison; & il avoit combattu les premières atteintes d'un amour qu'il n'espéroit pas de voir heureux, & qu'on pouvoit regarder comme coupable. Peut-être ces impressions étoient moins effacées qu'il n'imaginait; & ce qu'il venoit de voir n'étoit guères fait pour guérir son cœur. Si l'amour est si difficile à éteindre tandis qu'il lui reste l'espérance, comment le réprimer quand il a la certitude du retour? Vermilly est aimé même sans avoir dit qu'il aime, quel attrait pour une âme sensible! Il avoit bien les mêmes raisons pour combattre son amour; mais son amour avoit acquis de nouvelles forces pour résister. Il résolut néanmoins d'être toujours le même; & il vit bien qu'il alloit être d'autant plus malheureux, qu'il faisoit le malheur de la charmante Cécile. Plus il la voyoit, plus il lui trouvoit de charmes; & peut-être (tel est le cœur humain) quand

il regrettoit le bonheur qu'il laissoit échapper, il croyoit ne faire que plaindre les maux qu'il causoit sans le vouloir.

Cependant la tendre Cécile recueillit toutes ses forces. Elle résolut de se priver de toute espérance, afin d'étouffer son amour. C'étoit un sacrifice qu'elle crut devoir à sa mère. Elle écrivit donc une lettre dans laquelle elle engageoit sa mère à suivre le projet qu'elle avoit conçu, à épouser Vermilly. Qu'on juge combien une pareille lettre étoit pénible à écrire ! Elle donnoit des éloges à la générosité qui inspiroit sa mère ; elle approuvoit enfin ce qu'elle croyoit devoir lui coûter la vie. Comme elle achevoit d'écrire, Vermilly entra chez elle. Tenez, lui dit elle, en profitant d'un reste de courage qui étoit prêt à s'éteindre, voilà une lettre que j'écris à ma mère ; elle détruira tous vos soupçons ; je l'engage à suivre son projet envers vous. Vermilly ne peut entendre ces paroles ni prendre la lettre sans frissonner ; & peut-être ce mouvement involontaire n'échappa point à Cécile. Il lit, & avec une émotion qui l'empêchoit d'articuler : Cécile, lui dit-il, votre mère ne pourra point lire cette lettre ; elle est écrite d'une main.... toute tremblante ; & la plupart des mots sont effacés.... par vos larmes. Vous croyez, reprit-elle sans savoir ce qu'elle disoit !.... n'importe.... & un torrent de larmes termine ces mots entrecoupés. Ensuite revenant à elle-même, elle le prie de rendre

lui-même la lettre, la lui présente, la retient malgré elle, & tombe comme accablée de lassitude sur une table qui étoit à côté de son fauteuil.

Vermilly ne peut plus résister à ce spectacle. Il se jette à ses pieds, baigné lui-même de ses larmes. Divine Cécile, s'écrie-t-il ! j'ai lu dans votre cœur. Punissez-moi de vos tourmens ; punissez moi d'avoir osé les deviner. Je pouvois être le plus heureux de tous les hommes ; j'en suis le plus infortuné, & je dois l'être.

A ces mots Cécile pouvoit jouer la colère ; mais elle avoit plus de candeur que de fierté, & son cœur n'avoit plus la force de se combattre. Elle ne répondit que par de nouvelles larmes. Vermilly lui ouvrit alors son propre cœur, & entraîné par ses sentimens, il lui en fit l'aveu. Ah ! Vermilly, s'écria-t-elle d'une voix presque éteinte, qu'avez-vous fait ? que m'avez-vous appris ? n'étois-je pas assez malheureuse ? Eh bien, continue-t-elle en se levant, mon secret connu ne rend mon devoir que plus rigoureux. Elle donne à Vermilly sa lettre, avec ordre de la rendre à sa mère, & s'enfuit brusquement sans oser le regarder.

Vermilly demeura en proie à mille mouvemens divers ; il céda à celui de son devoir. Il alla trouver Mme Lorvey pour lui rendre la lettre ; elle étoit sortie ; son cœur ne put se défendre d'un mouvement de joie. Mme Lorvey rentra ; Vermilly frémit de

tout son corps, & lui remit la lettre de Cécile. Cette lettre auroit dû causer à M^{me} Lorvey plus de plaisir qu'elle ne parut lui en faire. De nouveaux soins, que Vermilly ne devoit pas, sembloient occuper son esprit. Elle va trouver sa fille. Cécile, lui dit-elle, je viens de lire ta lettre. Je sens tout ce que tu fais pour moi; je viens te demander à mon tour ce que je peux faire pour toi. Cécile crut devoir profiter de cette ouverture, & demanda à sa mère la permission de se retirer dans un couvent. — Quoi, tu veux me quitter! Il le faut bien, reprit Cécile. / Et ce mot ne fut pas plutôt prononcé qu'elle eût voulu pouvoir le retenir. Ce mot échappé & la demande du couvent, plongea dans la rêverie M^{me} Lorvey, qui fit appeler Vermilly. Quand il fut arrivé: eh bien, lui dit elle, ma fille consent à notre union. Êtes-vous dans les mêmes sentimens? Oui, sans doute, s'empressa de répondre Cécile; & l'on sent combien ce discours la faisoit souffrir. Mes enfans, continua M^{me} Lorvey, vous me jurez donc de faire ce que je desire? comme on eut répondu oui: eh bien, dit-elle, ma fille, je veux terminer d'abord l'affaire qui m'intéresse; nous songerons après à celle du couvent. A ces mots elle sortit.

Le soir même elle rassembla ses enfans; & un moment après, arriva un Notaire, qui fit frémir Cécile & Vermilly. Vous allez donc signer, dit M^{me} Lorvey, en s'adressant à l'un & à l'autre. Tous deux prennent la plume

ils étoient si troublés, qu'ils auroient signé leur sentence de mort sans y regarder. Quoi, dit-elle à Vermilly, vous signez ce papier sans le lire ? il faut donc vous en dire le contenu. Mais avant tout, Vermilly & vous, ma fille, sachez que j'ai lû dans vos cœurs. Je fais quel sacrifice vous me faisiez, & je fais quel devoir il m'impose. Vous m'avez promis de m'obéir; je vous ordonne donc de signer ce contrat, qui est celui de votre mariage. Après cela, Cécile, ajouta-t'elle avec un sourire aimable, tu choisiras le couvent que tu voudras pour ta retraite. A ces mots, les deux amans tombent aux pieds de Mme Lurvey, sans avoir la force d'exprimer leur reconnaissance; & les deux sœurs remercièrent leur mère de ce mariage, qui fut célébré avec la joie la plus vive, & qui eut les suites les plus heureuses.

(Par M. Imbert:)

Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Vergennes*; celui de l'Énigme est *Liberté*; celui du Logogryphe est *Mouchoir*, où se trouvent *oui*, *Houri*, *cou*, la partie sur laquelle on s'assied, *S. Cir*, *cor*, *Roi*.

É N I G M E.

CH O S E utile ici-bas rarement se remarque ;
Lecteur , voilà mon sort : pourtant au genre humain
Je sers jusqu'au moment où de la vie enfin
Le fil usé se rompt sous les doigts de la Parque.
La nuit comme le jour je passe par la main
Et du Berger & du Monarque ,
De la Nymphe & de la Nonain ;
Et si vous exceptez quelque climat lointain ,
De moi par-tout l'on fait usage.
Mais, soit ou raison , ou penchant ,
Au sexe le plus beau je plais bien davantage.
J'en appelle à son témoignage ;
Car il me visite souvent.
Ami du repos , du mystère ,
Je fuis l'éclat d'un trop grand jour ;
Sur table , vers le soir , dans un coin solitaire ,
Je vais prendre ma place au fond de ce séjour ,
Où l'on dit que par fois l'Amour
S'égayé aux dépens de son frère.
A tes regards , je crois , c'est bien assez m'offrir ;
Cependant , pour me définir ,
S'il faut encor que tu batailles ,
Lecteur , tu peux me découvrir
Allant de Paris à Versailles.

(Par M^{me} Casuelle , Foyensière.)

 LOGOGRAPHIE.

JE sers aux champs qui fait m'affervir & me battre,
On me sert à la ville avec soins assidus.

J'ai cinq pieds, & je marche à quatre;
Retranche mon premier, il ne m'en reste plus.

(Par un Officier au Régiment du Roi , Infant.)

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

LETTRES contenant le Journal d'un Voyage fait à Rome en 1773, 2 Vol. in-12. A Genève; & se trouve à Paris, rue & hôtel Serpente.

QUOIQUE l'Italie nous soit aussi connue que si tout le monde l'avoit visitée, le nombre de Voyages qu'on a publiés depuis quelque temps, ne font qu'exciter le desir de voir un Pays que la Nature a si bien traité, que les Arts ont embelli, que l'Histoire a rendu célèbre; & il n'y a personne qui ne regrette de n'avoir pas, comme l'Auteur de ces Lettres, les dispositions requises pour se mettre en route; temps, santé & argent, *tempo, sanita e danari*. Son Journal est d'autant plus agréable, qu'il ne parle que de ce qui mérite d'être connu, qu'il ne décrit

décrit que ce qui a réuni les suffrages des Connoisseurs ; point de détails minutieux ; point d'enthousiasme de prévention ; il ne s'extasie pas devant un tronçon de colonne parce qu'il est antique ; il ne donne pas des éloges outrés à un tableau parce qu'il est d'un Maître célèbre ; ses jugemens sont le résultat de ses connoissances, & ses louanges sont dictées par le goût. Son Ouvrage peut être regardé comme un Extrait bien discuté & bien fait des Observations des Voyageurs qui ont vû l'Italie avant lui : aussi n'est il pas toujours de leur avis ; il critique quelquefois, il n'adopte pas leurs opinions ; il ne copie pas leurs éloges, & on ne pourra pas dire de ces deux Volumes ce qu'on a dit de certains Voyageurs, qu'ils n'avoient fait que répéter, vrai ou non, ce qu'on avoit dit avant eux, ou ce que les Almanachs qu'on trouve dans chaque Ville leur avoient appris.

On a vû tant de descriptions des monumens anciens & modernes qui fixent l'attention des Amateurs, que nous croyons inutile au moins d'en entretenir nos Lecteurs. Bornons-nous à quelques usages singuliers, à quelques détails agréables, à quelques observations utiles. “ A Turin, ainsi
 ” que dans toute l'Italie, on se ressent en-
 ” core, à bien des égards, des influences des
 ” onzième & douzième siècles. L'ignorance
 ” & la superstition ont continué de faire
 ” des Églises des lieux d'affranchissement ;
 de sorte que les porches sont toujours
 N°. 17, 26 *Avril* 1783. H

» habités par des coquins qui sont sûrs d'y
 » trouver l'impunité. Quant à la dévotion,
 » elle est toute en démonstration. Les Pénitens,
 » affubles d'un grand sac, & les Pénitentes en voile blanc & l'éventail à la
 » main, parcourent les rues en chantant des
 » Pseaumes d'un ton lugubre. Dans quel-
 » que endroit que l'on aille, on se heurte
 » toujours contre quelque Relique ou des
 » Images miraculeuses. On est assailli à
 » chaque instant par des quêteurs qui vous
 » harcèlent, *per le anime del Purgatorio....*
 » La dévotion envers les âmes ne se borne
 » pas à quêter pour elles; elle a fait élever
 » des charniers dont la structure souvent est
 » très-agréable; telle est celle du village de
 » Sédriano & de celui de Milan, qui est
 » bâti en portiques avec des colonnes de
 » granit; les ossemens y sont arrangés d'une
 » manière pittoresque; en sorte qu'on n'é-
 » prouve point en les voyant l'horreur qu'ils
 » devroient naturellement inspirer. »

On trouve quelques détails sur Venise,
 sur la singularité de sa situation, sur l'agrément
 de son séjour, sur la liberté qui y
 règne, qui font le plus grand plaisir à lire :
 c'est cet amour de la liberté qui a introduit
 l'usage de porter le masque pendant une
 grande partie de l'année, & celui d'avoir des
casins, qui sont comme les petites mai-
 sons de nos grands Seigneurs ou de nos
 Financiers; ceux-ci favorisent le jeu que les
 Vénitiens aiment beaucoup; le déguise-

ment sert leur goût pour l'intrigue qu'ils aiment encore davantage. « Les Nobles » seuls ont le droit de tenir la Banque » dans les *Ridotti*, qui sont des salles publiques où l'on joue pendant le carnaval ; » les Étrangers doivent y risquer leurs sequins avec précaution ; le jeu étant regardé comme une ressource à Venise, la fortune est aidée par la pratique la plus consommée, & souvent par d'autres moyens plus simples & plus sûrs.... » Le Voyageur a remarqué que les François paroissent fort aimés à Venise ; la vivacité de notre Nation sympathise beaucoup avec l'humeur naturellement folâtre des Vénitiens. « C'étoit une épidémie lorsque j'y » passai, que la fureur de *parler François* ; » on n'entendoit de tout côté qu'un baragouinage continuel, & les *moufou* voient à tort & à travers ; cette rage de » *parler François* avoit passé même jusques » sur les Théâtres, où j'entendis une Actrice nous débiter un air *François* que je ne reconnus pas plus que les paroles ; les Baladins des places publiques s'en méloient aussi, & l'on débitoit une chanson dans laquelle on se moquoit assez bien des nouveaux *Parleurs françois*. » Je ne connois rien qui fasse mieux connoître les mœurs vénitiennes que le proverbe qui suit : Il leur faut, dit-on, *la matina una Messetta, l'aposdinar una bassetta, e la sera una donnetta.*

En suivant rapidement la route, le nouveau Voyageur ne néglige point de corriger les erreurs de ses guides. « Je ne fais où M. Delal.... a pris l'air de gaieté & de liberté qui règne parmi les habitans de *Cexenna*; je n'ai au contraire rien vu qui n'indiquât la tristesse & l'ennui. La seule chose qui m'ait frappé est une espèce de coquetterie qui leur est particulière; elle consiste à profiter des signes qu'ils ont sur le visage, pour y laisser croître de longs poils qui souvent ont trois ou quatre pouces de longueur; ils ressemblent assez à ces longues & frêles moustaches qu'on voit aux Chinois sur les écrans. »

On ne peut donner une idée de ce qu'il y a d'or, d'argent, de diamans, de perles, &c. dans la *Santacasa* de Lorette & dans son trésor, ni du nombre de chapelets qu'on y distribue, de livrets de dévotion, de cierges pour les agonies, de sonnettes pour chasser le tonnerre; « mais le plus grand débit est celui des paquets de poudre que l'on fait tomber avec le balai des murs de la *Santacasa*. On peut juger des nombreuses Caravanes de Pèlerins qui s'y rendent, par les sillons tracés dans le marbre autour de la Chapelle. La dévotion des vrais croyans est d'en faire plusieurs fois le tour à genoux. »

On ne fait pas un pas dans Rome sans trouver des jouissances pour la curiosité: Temples, Arcs de Triomphe, Églises, Palais, Fontaines, Ruines, tout attire l'atten-

tion ; c'est un vaste monument élevé en l'honneur des Arts ; tout est à citer.... Notre Voyageur voulut parcourir les catacombes ; il voyagea pendant une heure dans ces souterrains composés « de différentes galeries » qui se communiquent & se croisent, & » qui sont si basses dans quelques endroits, » qu'il faut s'y tenir le corps ployé. Ces ca- » racombes sont garnies dans les parties » latérales de tombeaux. On trouve dans » presque tous des urnes lacrymatoires, des » lampes sepulcrales, des phioles dans les- » quelles on s'apperçoit qu'on a renfermé » du sang.... On peut distinguer facilement » ceux des chrétiens de ceux des payens par » les inscriptions. » L'air qu'on respire dans le quartier où elles sont est si mal sain, que les Religieux Feuillans qui desservent l'Église de Saint-Sébastien, auprès de laquelle sont placés ces souterrains, abandonnent leur maison pendant six mois. Quelle doit être la nature de celui qu'on respire dans des lieux où il n'est jamais renouvelé ? La totalité de ces catacombes n'est pas encore connue. Par le plan, on s'imagineroit voir ce que la fable nous raconte du labyrinthe de Crète. Les Religieux assurent qu'il s'étend jusqu'à dix lieues de longueur : on aime mieux le croire que de le vérifier. « J'eus » occasion de reconnoître combien sont » fausses & déplacées les plaisanteries des » Protestans & des Incrédules au sujet des » Reliques. D'après leurs propos, on s'ima-

» gineroit qu'on prend au hasard un corps
 » dans ces catacombes, & qu'après l'avoir
 » décoré du nom d'un Martyr, on en fait
 » sur le champ un Saint *impromptu*. Cette
 » calomnie n'a aucun fondement; il est
 » défendu d'enlever même la terre qui en-
 » toure les sépulcres; les inscriptions ne
 » suffisent même pas pour décider les per-
 » sonnes chargées par le Pape de les visiter;
 » & à moins qu'il ne se trouve une col-
 » lection de preuves qui ne laissent aucun
 » doute sur l'espèce de corps que l'on
 » découvre, il reste en dépôt sans que per-
 » sonne ose y toucher. » Parmi les beautés
 de tout genre qui font de *Saint-Pierre* la
 plus belle Basilique du monde, on remarque
 deux statues qui ornent le tombeau de
 Paul III; l'une représente la Justice, l'autre
 la Vérité. « Celle-ci est une grande & jolie
 » femme, qui jadis étoit toute nue; mais
 » l'allégorie devint une réalité pour un Es-
 » pagnol, qui la trouva si belle, qu'il imita
 » l'exemple de *Pigmalion*. Depuis ce temps
 » on l'a couverte d'une draperie de bronze.
 » On l'a levée lorsque l'Empereur vint à
 » Rome, afin qu'il pût mieux juger de la
 » beauté de l'ouvrage; mais la crainte des
 » Espagnols l'a fait remettre depuis. »

Les vignes ou maisons de campagne qu'on
 trouve dans l'enceinte même de Rome, réu-
 nissent ce que les talens des Anciens & des
 Modernes ont produit de plus beau. « On
 » fait remarquer sur une porte du Palais de

» la vigne Médicis, un trait qui prouve bien
 » le caractère de la Reine *Christine*. Cette
 » femme, singulière par quelques éclairs de
 » grandeur d'âme, se trouvant un jour au Châ-
 » teau Saint-Ange, & voyant de loin la vigne
 » Médicis, exigea qu'on essayât devant elle
 » jusqu'où pourroit porter le canon du Châ-
 » teau; elle le fit braquer contre la vigne;
 » le boulet alla frapper la porte principale
 » du Palais; comme elle étoit garnie de fer,
 » le boulet ne la perça pas, mais la renversa
 » avec fracas: heureusement personne ne
 » se trouva derrière la porte, & le plaisir de
 » cette Reine ne coûta pas une seconde fois
 » la vie à un homme. » Comme l'Auteur de
 ce Journal n'a voulu faire connoître que ce
 qu'il y avoit de plus curieux & de plus estimé
 dans les lieux qu'il a parcourus, notre Ex-
 trait seroit aussi volumineux que son Ou-
 vrage si nous voulions parler de tout ce qui
 intéresse les Arts & la curiosité. La galerie
 de Florence mériteroit cependant de notre
 part une notice; mais ce trésor immense est
 déjà très-détaillé par les Voyageurs, & tou-
 jours l'objet de l'attention des Étrangers;
 c'est le plus grand & le plus riche monument
 que jamais aucun Souverain ait possédé jus-
 qu'aux Médicis, « & qu'aucun depuis eux
 » ait été tenté d'imiter, parce que les lumiè-
 » res & le goût s'asseoient rarement sur le
 » Trône à côté des Rois. * » En lisant ces

* A l'époque de ce Journal, il n'étoit point en-

Lettres, on ne peut que savoir gré au Journaliste, qui n'avoit écrit que pour son instruction, d'avoir cédé à l'amitié qui lui a conseillé de les publier. S'il vouloit avoir quelque égard à nos instances, il donneroit bientôt la suite de ses Voyages à Naples, à Londres, en Suisse & en Hollande. Nous sommes persuadés que le Public la desirera autant que nous après avoir lû les Lettres que nous annonçons.

*DICTIONNAIRE Universel des Sciences Morale, Économique, Politique & Diplomatique, ou Bibliothèque de l'Homme d'Etat & du Citoyen, mis en ordre & publié par M. Robinet, Censeur Royal. in-4°. A Paris, chez l'Éditeur, rue de la Harpe, à l'ancien Collège de Bagneux.**

Nous avons suivi assez exactement la publication de ce grand Ouvrage; nous avons tâché d'en faire connoître le mérite & l'utilité pour toutes les classes de Citoyens en général, mais sur-tout pour ceux qui, chargés de l'Administration des États, doivent

core question du fameux *Museum* qui immortalisera Louis XVI, & le Ministre sous les ordres duquel il se construit.

* Cet Ouvrage est actuellement fini & terminé. Le XXX & dernier Vol. sera en vente dans quinze jours.

faire une étude particulière de la Science du Gouvernement. L'abondance des matières contenues dans chaque Volume, nous a rarement permis d'entrer dans des détails propres à satisfaire la curiosité de nos Lecteurs. Un Livre de cette espèce est plus fait pour être lû & médité que pour être extrait & analysé. Tel article est souvent lui-même l'extrait ou l'analyse d'un ou de plusieurs Ouvrages. Qu'on lise le titre GOUVERNEMENT : l'Auteur y a rassemblé, en trente pages, tout ce que l'on a dit de plus juste sur la nature & les fins du Gouvernement civil, sur ses différentes formes, leurs principes & leurs combinaisons, sur les signes d'un bon Gouvernement, sur la pente à dégénérer; sa corruption & les moyens de la prévenir, & tout cela est traité avec une telle précision, un tel enchaînement de principes & de conséquences, que ce seroit mutiler cet article que d'entreprendre de le faire connoître sans le copier en entier. Nous en disons autant des autres, tels que CODE FRÉDÉRIC, DROIT DES GENS, GUERRE, &c. &c. Mais nous ne pouvons nous dispenser de transcrire ici quelques paragraphes du mot GLOIRE.

« La Gloire doit être réservée aux Coopé-
 » rateurs du bien public; & non-seulement
 » les talens, mais les vertus elles-mêmes
 » n'ont droit d'y aspirer qu'à ce titre.....

» Les grands sacrifices de l'intérêt per-
 » sonnel au bien public, demandent un
 » effort qui élève l'homme au-dessus de lui-

» même, & la gloire est le seul prix qui soit
 » digne d'y être attaché. Qu'offrir à celui
 » qui immole sa vie, comme Decius; son
 » honneur, comme Fabius; son ressentiment,
 » comme Camille; ses enfans, comme Brutus &
 » Manlius? La vertu qui se suffit, est une
 » vertu plus qu'humaine: il n'est donc ni prudent
 » ni juste d'exiger que la vertu se suffise. Sa
 » récompense doit être proportionnée au bien qu'elle
 » opère, au sacrifice qui lui en coûte, aux talens
 » personnels qui la secondent; ou si les talens
 » personnels lui manquent, au choix des talens
 » étrangers qu'elle appelle à son secours; car ce
 » choix, dans un homme public, renferme en lui
 » tous les talens.

» L'homme public, qui feroit tout par lui-même,
 » feroit peu de choses. L'éloge que donne Horace
 » à Auguste: *Cùm tot sustineas & tanta negotia solus*, signifie
 » seulement que tout se faisoit en son nom, que
 » tout se passoit sous ses yeux. Le don de régner
 » avec gloire n'exige qu'un talent & qu'une
 » vertu. Ils tiennent lieu de tout, & rien n'y
 » supplée. Cette vertu, c'est d'aimer les hommes;
 » ce talent, c'est de les placer. Qu'un Roi veuille
 » courageusement le bien, qu'il y emploie à propos
 » les talens & les vertus analogues; ce qu'il fait
 » par inspiration n'en est pas moins à lui, & la
 » gloire qui lui en revient ne fait que remonter
 » à sa source.....

» Voyez un Roi qui, par les liens de la